

LECTURES

Amer Meziane, Mohamed. 2023.

Au bord des mondes :

vers une anthropologie métaphysique.

Bruxelles : Vues de l'esprit.

Ahmed Boubeker

Centre Max Weber, Université de Saint-Étienne (France)

ahmed.boubeker@univ-st-etienne.fr

« Suffit-il d'attribuer une âme aux non-humains pour que le dispositif anthropologique et des siècles d'héritage missionnaire soient (...) dépassés ? » (p. 10-11). Pour l'auteur, plutôt que les « non-humains en général », ce sont plutôt « ceux et celles qu'elle ne voit pas » (p. 11) qui troublent la pensée occidentale. Dans cet ouvrage, le philosophe voudrait rendre justice à la part invisible du monde au nom d'une véritable décolonisation des savoirs. Il soutient ainsi que même la remise en cause du grand partage nature-culture par l'anthropologue Philippe Descola et les tenants d'un « tournant ontologique » ne permet pas à l'anthropologie de s'émanciper des cadres du naturalisme des modernes. Face à la catastrophe écologique et à la nécessité de redéfinir ce que nous retenons des sciences au-delà d'une épistémologie eurocentrée, il s'agirait non seulement d'éclairer les apories des approches anthropologiques mais aussi de faire un plaidoyer pour une « anthropologie métaphysique ».

Dans son premier livre, *Des empires sous la terre* (2021, Éditions La Découverte), l'auteur dressait un sombre tableau historique du colonialisme occidental qui participerait de l'extension d'une tradition théologico-impériale : refaire sur Terre la cité de Dieu après la perte du Royaume du ciel, quitte à tout saccager au nom d'un millénarisme chrétien converti au sécularisme.

L'hypothèse de l'auteur serait que le christianisme n'aurait jamais pu engendrer le naturalisme et le sécularisme modernes sans la conquête coloniale. Mais, alors que dans son précédent ouvrage, le philosophe s'intéressait au déploiement historique de l'impérialité occidentale, *Au bord des mondes* prétend analyser ses effets épistémologiques sur l'anthropologie.

L'exotisme, avec tous les malentendus de l'altérité, resterait collé aux basques des anthropologues qui pécheraient encore par orientalisme dans leur tournant ontologique. Car ce dernier raterait sa remise en cause du grand partage des modernes en négligeant la division entre nature et surnature. L'auteur souligne que le rejet de l'invisible hors du domaine de la connaissance n'est qu'un particularisme occidental et plus particulièrement au particularisme des sciences de l'homme qui ont désenchanté le monde en construisant leur idée de la religion sur cette base. Or, c'est bien cette « conception objectiviste » qui aurait assujéti les subalternes aux catégories des anthropologues, et le « tournant ontologique » en rajouterait dans la conversion pernicieuse d'une supposée « pensée indigène » d'hypothèse en hypostase. La critique de cette violence épistémique prend une dimension décoloniale car se joue là toute la place accordée aux savoirs assujétiés des anciens peuples colonisés. Comment ceux qui furent les objets de la domination coloniale pourraient-ils accéder à la dignité de sujets sur le plan scientifique ? Comment des savoirs qui s'ancrent dans le sacré et l'immatériel et qui restent perçus comme des archaïsmes pourraient-ils remettre en question l'ordre du discours des sciences occidentales qui réduit « le réel au visible et à l'immanence » (p. 16) ?

Mais de quel droit un « métaphysicien » pourrait-il faire la leçon aux spécialistes d'une discipline empirique ? En fait, l'auteur se réclame d'un « plaidoyer pour la philosophie ». Il s'inspire en particulier de l'anthropologue Talal Asad pour remettre en cause le concept christiano-eurocentré de religion pour le remplacer par celui de tradition. Loin de tout dogme théorique sur le monde, une tradition serait plutôt une façon de vivre et d'agir, « un espace de dialogue et de conflits (...) concernant l'interprétation de l'essence de cette tradition elle-même » (p. 20). Le philosophe reproche néanmoins à Asad de négliger la dimension métaphysique inhérente à la tradition. Se démarquant de certaines approches décoloniales, il refuse tout traditionalisme figé, au nom d'une critique interne aux traditions qui seule pourrait les historiciser. C'est dans cette perspective qu'il tente de faire dialoguer le « tournant décolonial » avec le « tournant ontologique » de l'anthropologie. Et s'il esquisse ainsi un « tournant métaphysique », celui-ci se fonde sur le fait que les mondes humains ne sont des totalités signifiantes que dans la mesure où ils sont connectés à partir de leurs propres limites qui les ouvrent sur l'invisible. L'ouvrage soulève ainsi des questions essentielles au carrefour de la philosophie et de l'anthropologie, et il apporte un nouvel éclairage dans l'examen des problèmes liés aux situations subalternes qui échappent au modèle d'une rationalité théorique.

La position de l'auteur reste néanmoins celle d'un frontalier et son propos n'a rien de l'académisme philosophique et encore moins de l'empirisme des sciences sociales. On pourrait d'ailleurs l'interroger sur sa propre tradition critique, même s'il esquisse une réponse au chapitre V : « Barzakh ou comment les rêves font imploser l'ontologie ». Barzakh – frontière ou isthme en arabe – c'est l'autre part du rêve qui remet en cause la conception du réel patentée par nos sciences humaines. Les théosophes néoplatoniciens de l'âge d'or de l'Islam l'ont appelé « *âlam al-mithâl* » : le monde imaginal. L'orientaliste Henry Corbin parle à ce propos « d'images métaphysiques » assurant un passage réversible entre l'intelligible et le sensible.

Mais Barzakh a été inspiré de la « *Chôra* » platonicienne, ce genre d'être « invisible » qui selon le *Timée* serait un lieu qu'on ne saurait voir ou concevoir parce qu'il ne relève ni du mythe, ni du *logos*, mais plutôt du rêve. Si la *Chôra* est la face obscure de l'ontologie antique, l'auteur semble poursuivre, dans les pas de Corbin, le retour du schème imaginal vers la tradition occidentale afin d'élargir le spectre anthropologique des « non humains ». Aux bords d'autres mondes... vers une véritable décolonisation des savoirs ?

Harney, Stefano, et Fred Moten. 2022 [2013].

Les sous-communs.

Planification fugitive et étude noire.

Traduit par Rémi Astruc et al. Montreuil :

Éditions Brook.

Franck F. Ekué

Laboratoire GERIICO, Université de Lille (France)

franck.freitas-ekue@univ-lille.fr

De par son titre énigmatique et son sous-titre évocateur, voici un texte d'une originalité subversive. L'organisation de la traduction (de l'anglais états-unien au français), sous forme d'un travail collectif monumental à cent cinq mains, donne le ton. À l'invitation des auteurs – Harney est enseignant-chercheur en sciences sociales, Moten est poète professeur à l'Université de New York – ce choix reflète l'éthique intellectuelle défendue par ces derniers, à savoir *l'étude*, comme expérimentation et élaboration *en commun* d'une pensée (p. 132). Celle-ci pourrait s'opposer à la collaboration « instrumentale », de moyens optimisés en vue d'une fin, conformément aux nouvelles exigences imposées par l'Université, ou plus largement par les « appareils d'États ». Ces derniers sont vivement critiqués pour être les instruments d'un ordre social dominant, résolu à neutraliser la portée factieuse des minoritaires – soit la horde de femmes et d'hommes qui constituent les sous-communs (les noir-es, les indigènes, les queers, les pauvres, etc.) – malgré les apparences d'inclusion.

L'ouvrage contient une préface de Jack Halberstam avec par ailleurs deux affiches : l'une réalisée pour